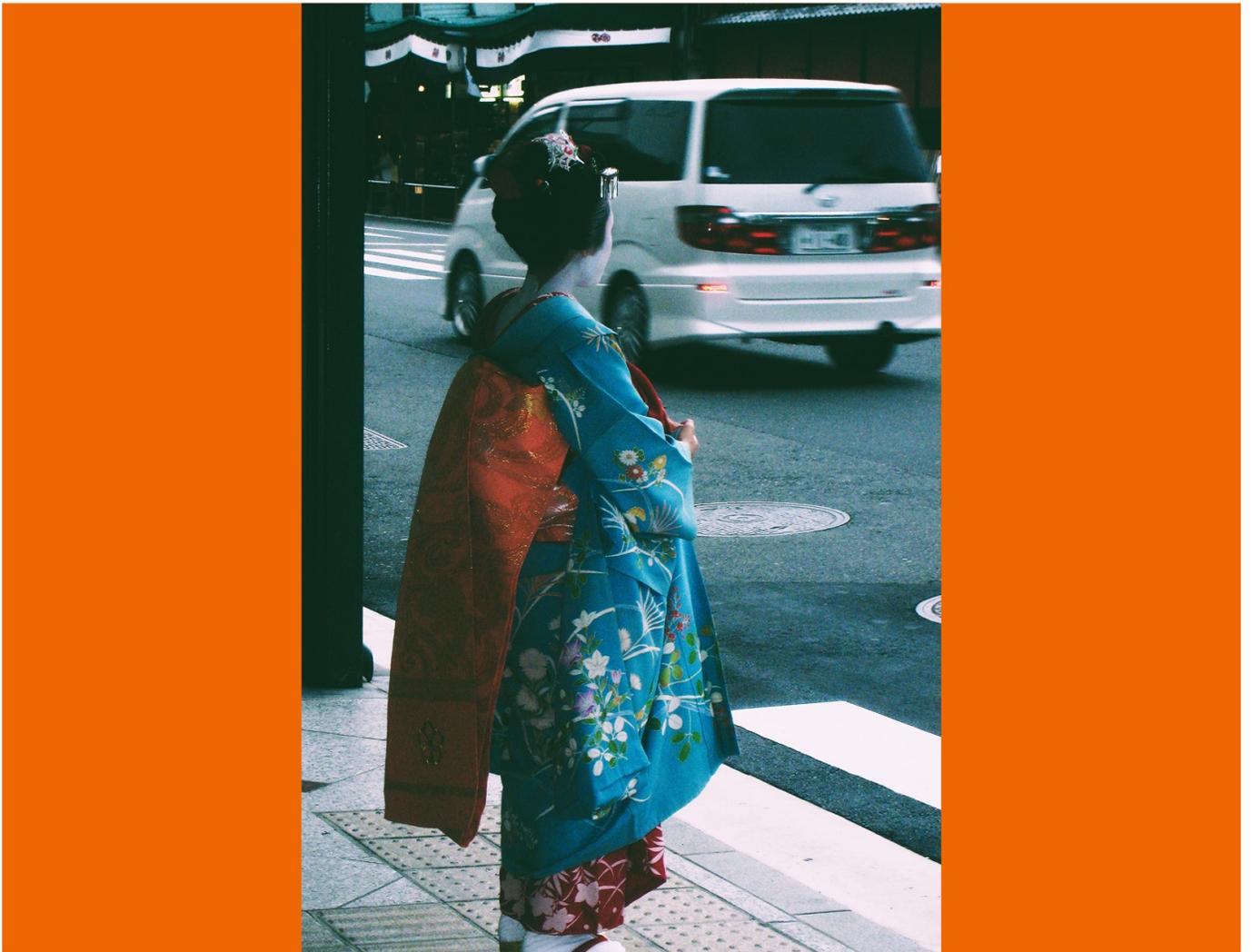


KRIS N

Le chat qui voulait être mon ami



Kris N

Le chat qui voulait
être
mon ami

© Kris N, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4813-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Kenta

Il fit un pas pour se reprendre, et, à l'instant qu'il se penchait en arrière, la Voie lactée, dans une sorte de rugissement formidable, se coula en lui.

Kawabata Yasunari

La traversée de la lune

Le soleil vient tout juste de se coucher sur la rivière Hozugawa, Togestukyô, ce magnifique pont en bois qui l'enjambe prend des allures de géant dans l'obscurité naissante. Nous sommes à l'ouest de la ville de Kyôto, à Arashiyama, où déjà d'étonnantes collines projettent leurs ombres menaçantes à l'approche du crépuscule. Quelques personnes s'attardent encore sur les berges en ce mois d'octobre tandis que la nuit oppressante engloutit subrepticement les embarcations qui y sont amarrées.

C'est beaucoup plus tard que je vais apprendre que c'est en ce lieu que tout commence. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Le cœur des hommes est l'âme des fleurs. Il est fragile, incertain et doute parfois, c'est l'essence même de la vie.

Je n'ai jamais oublié cette femme. Je ne l'oublierai jamais. C'est ainsi. Par ailleurs, aussi douloureux que puisse être ce souvenir, je ne souhaite pas l'oublier.

C'était à Kyôto, il y a plusieurs années de cela. Cette femme était d'une incroyable beauté, hors du temps. Je ne l'ai vue qu'un instant fugace, insaisissable poignée de secondes, et pourtant, pareil moment continue de me hanter encore, probablement jusqu'à la fin de mes jours.

Je l'ai regardée dans ce taxi qui la conduisait vers cet autre ailleurs. Était-ce simplement le reflet de la perfection que j'ai contemplé ce jour-là ? Je crois bien que, d'une certaine façon et sans faire cas d'explications médicales, ma rétine porte encore en elle les stigmates de cette apparition.

Je n'ai pourtant fait que la regarder, interdit par tant de grâce. Je l'ai observée intensément, sans retenue, dans sa prison de métal qui s'éloignait, m'arrachant à jamais une partie de moi, la plus noble assurément.

Depuis ce jour, je suis triste.

Son dos s'appuyait imperceptiblement sur la banquette du taxi tandis que sa tête demeurait parfaitement droite, ses mains, aux ongles outrageusement longs et fins, tenaient délicatement un petit sac posé sur ses genoux. Son regard se portait loin devant elle, imperturbable, fier à certains égards. Curieusement ses yeux étrécis renfermaient une profonde tristesse, un mélange dérangeant de beauté et de déchirement.

Aujourd'hui encore, je sens au plus profond de mon être cet étrange sentiment, tendre et douloureux, un peu comme si l'on ne pouvait se résoudre à séparer l'amour de la douleur. Son visage était fardé de blanc. Je ne me souviens pas de la couleur de son kimono : très sombre, il absorbait les rayons de lune et enserrait visiblement la jeune femme, au bord de l'asphyxie, à moins que ce ne fut moi qui, subjugué, avais oublié de respirer.

Je ne l'ai jamais revue, jamais connu son nom, où elle vivait, mais étonnamment ce souvenir est resté intact en moi. Ce détail, insignifiant pour d'aucuns, a pourtant conditionné le reste de mon existence. Je ne saurais dire pourquoi mais aujourd'hui je suis persuadé que, porté par l'écriture, j'essaie de retrouver cette partie de moi qui s'est volatilisée, il y a plusieurs années de cela.

J'aime le frémissement des mots, leurs petites chansons, des sourires qui s'envolent, un chuchotement à la nuit tombée, les bruits d'un cœur trop affolé. Devenir écrivain m'a permis de créer mes propres règles de vie, m'inventer un univers dans lequel j'existe, tel que je suis, sans avoir à tricher inutilement, mais surtout, dans ce monde-ci, la femme fardée de blanc descend de son taxi, regarde dans ma direction et c'est là tout ce dont j'attends de la vie.

Je lui ai donné le nom de Tomoko. Désormais Tomoko fait partie de moi.

Je devrais peut-être commencer par le début. Je m'appelle Erwan, je suis français et j'approche tranquillement de la quarantaine. Je vis seul dans un petit

appartement de Kyôto, ville que j'adore ; je me sens différent ici, je vis *différemment*, même si je dois reconnaître que Paris me manque souvent. Pour tout dire, ma vie actuelle me convient tout à fait. J'ai décidé d'être un aventurier de la vie, n'attendant rien, attendant tout d'elle. Et pourtant, d'une certaine façon, on pourrait dire que je suis quelqu'un de rien de moins que sentimental.

Il y a deux jours, je me trouvais à la bibliothèque universitaire de Kyôto, en train de rêvasser, assis dans un fauteuil, un essai posé sur les genoux, lorsque je reçus un message sur mon téléphone. Distrayant comme à l'accoutumée, j'avais oublié de mettre mon portable sur le mode « silence ». Le signal qui retentit me valut, de la part de mes voisins assis tout à côté de moi, des regards on ne peut plus réprobateurs. Il faut dire qu'ici tous respectaient les règlements scrupuleusement et étaient plongés avec intensité et abnégation dans d'épais ouvrages. La rigueur japonaise dans toute sa splendeur, impressionnante, déstabilisante, éprouvante parfois pour le Français turbulent que j'étais.

L'un de mes voisins d'étude, pourtant plus âgé, il devait bien avoir une cinquantaine d'années, leva la tête et me sourit, amusé. Je le regardai un instant tandis qu'il s'était replongé dans sa lecture. Il n'avait pas du tout l'apparence d'un étudiant contraint de devoir passer des heures et des heures à ingurgiter des ouvrages plus abscons les uns que les autres. Non, lui semblait se complaire dans ce lieu, tout comme moi.

L'espace de quelques secondes je me suis dit que, sans doute, je ressemblerai à cet homme dans quelques années.

Ce n'est qu'une fois l'émoi retombé au sein de la salle, que je me suis décidé à consulter le message que je venais de recevoir. L'écran du téléphone, dissimulé sous la table, s'illumina légèrement ; j'appuyai sur la touche de consultation des messages et lus tranquillement.

*Dois-je tout reprendre à zéro ? Je suis à Kyôto, j'ai besoin que l'on se voie...
Yuki.*

Je relus plusieurs fois ce texte qui m'était adressé avant de me décider à

vérifier quel en était l'expéditeur. Le journal de réception de mon téléphone ne me livra aucun numéro. J'avoue avoir été intrigué un long moment puis finis par me résigner. Sans doute était-ce une erreur de destinataire, rien de plus. La Yuki que je connaissais avait disparu de ma vie il y a bien longtemps maintenant, à l'époque j'étais rentré à Paris. Je crus pouvoir poursuivre mes rêvasseries le plus paisiblement du monde mais c'était sans compter sur ce petit marteau qui toquait dans ma tête me rappelant sans cesse que cela ne pouvait être que Yuki, la seule Yuki que je connaissais, la seule qui ait laissé une signature indéchiffrable en moi, comme écrite avec de l'encre invisible. Au fil des minutes, je sentis monter en moi une certaine crispation au point que bientôt je ne trouvais plus aucun plaisir à rester là. Sans m'en rendre compte, la confusion dans mon esprit gangréna très vite le reste de mon corps. Le temps ne comptait plus, il s'était recroquevillé sur lui-même à la manière d'une boule de papier froissé.

Je reposai sur une étagère le petit essai que j'avais commencé à feuilleter. Je ne retins pratiquement rien de ma lecture tant mon inconfort était réel. Je jetai subrepticement un regard autour de moi pour détecter si j'avais inconsciemment semé un trouble autour de moi. Personne ne semblait avoir été affecté par le tourment soudain qui m'habitait. Le passé c'est une histoire qu'on se raconte. Valses effrénées, murmures, éclats de voix, impressions confuses, toutes ces turbulences sont quelques-unes des pages de la vie que nous tournons, parfois certaines se déchirent. J'ai froissé des pages, écorné certaines. Le roman de la vie, nous l'écrivons tous les jours

Depuis l'apparition de cette mystérieuse étrangère, fardée de blanc, j'ai cherché dans les femmes que j'ai rencontrées un peu de cette magie. Est-ce pour cette raison que j'allais de femme en femme sans jamais vouloir m'attacher ?

Un jour pourtant, l'une d'entre elles, merveilleuse à n'en pas douter, réussit à me séduire. Un peu de cette partie dérobée semblait vouloir retrouver sa place en moi. C'était Yuki.

À cette époque, je ne m'étais rendu compte de rien, elle s'était invitée dans mon univers avec une facilité déconcertante, et je l'avais laissée faire, contemplant ce nouveau trésor, impassible, m'en approchant timidement sur la pointe des pieds.

Ce message de Yuki sur mon portable était, pour le moins, inattendu.

Je n'avais plus eu de nouvelles d'elle durant tant d'années : pas un seul coup de téléphone, pas une seule lettre. Elle s'était tout bonnement évaporée, vous savez, au point que l'on en vient à se demander si la personne a réellement existé. C'est dramatique en un sens d'avoir à se poser de telles questions, on n'existe vraiment que dans le souvenir des gens. Je me demande alors quel genre de souvenir je pourrais laisser ou si, tout simplement, les quelques personnes que j'ai côtoyées dans mon existence ne vont pas très rapidement m'effacer de leur mémoire.

Je voudrais trouver le moyen d'exister, comme nous tous, ce me semble.

Il est vrai qu'aux côtés de Yuki j'ai découvert la sérénité, un bonheur partagé, chose à laquelle je n'avais plus jamais aspiré. Aujourd'hui, pour une raison que j'ignore, Yuki est réapparue, non pas dans mon existence mais dans la vie tout simplement. Je ne devrais pas attacher tant d'importance à tout cela mais je ne peux m'empêcher de me poser tout un tas de questions. L'être humain est ainsi fait, certaines personnes ont une capacité déconcertante pour oublier, d'autres au contraire, dont je fais partie, ont du mal à gérer certains souvenirs qui surgissent subitement sans s'y être préparés au préalable. Je dois apprendre, je vais apprendre à gérer mes sentiments, non pas les étouffer mais les laisser s'exprimer. Je ne peux m'empêcher de penser secrètement que c'est la plus grande sottise que personne ait jamais dite : une vraie gageure pour ma petite personne.